

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# LA VOIX DE L'ÉCOLIER

DU

## COLLEGE JOLIETTE.

LA CHARITE FAIT LE CHRETIEN, L'ÉTUDE FAIT L'AVENIR.

Vol. 1) Collège Joliette, P. Q., Jeudi, 15 Février 1877. (No. 10.)

### LA MUSIQUE MILITAIRE

—  
ESSAI.

Des lyes plus harmonieuses que la mienne ont célébré la beauté et la grandeur de la **MUSIQUE**, cet art enchanteur qui, comme un avant-goût des concerts célestes, provoque dans l'âme des émotions inénarrables. La musique affecte bien des formes différentes : tantôt, douce et suave, elle fait le charme des veillées de famille, tantôt, éclatante et sonore, elle retentit sur les places publiques ; tantôt, pieuse et recueillie, elle résonne sous les voûtes du temple ; tantôt, bruyante et martiale, elle cherche à dominer le fracas des batailles. Outre la voix humaine, le plus délicat et le plus parfait des instruments, que d'organes ne servent pas à interpréter une composition musicale ? Depuis le chalumeau du père antique, jusqu'aux grandes orgues, chefs-d'œuvre de l'industrie moderne, quelle variété infinie de formes, de timbres et de sons ! quelle diversité d'accords et de mélodies dans les mille combinaisons des instruments produisant, par leur union, ces symphonies majestueuses et puissantes qui semblent rivaliser avec les grandes voix de la nature !

Dans ce sujet si vaste je me bornerai à choisir un seul point de vue, je présenterai quelques considérations sur la **MUSIQUE MILITAIRE**. Puisse ce timide essai contribuer à répandre le goût de l'étude d'aillours si agréable de la musique.

Si on plonge un regard scrutateur dans les pages de l'histoire, on y voit que la musique a, de tout temps, accompagné les pas du guerrier. Dès l'antiquité la plus reculée, les armées eurent leurs chants et leurs fanfares, et cela est tout naturel, car la musique

anime le soldat d'une ardeur invincible et le pousse aux actions héroïques ; elle chasse cette noire mélancolie, ces pressentiments sinistres qui s'emparent du cœur le plus intrépide, lorsque, en face de la mort, la pensée du guerrier se tourne vers le sol natal, vers les parents qu'il ne reverra peut-être plus.

Le rôle que la musique joue au milieu des armées est, peut-on dire, aussi varié que les airs qu'elle fait entendre. C'est elle qui, par ses sons harmonieux, adoucit l'amertume des larmes du départ et fortifie le soldat contre la tristesse poignante des adieux. Mais suivez-le dans ses fatigues, dans ses misères, dans ses souffrances ; voyez-le couvert de sueur et de poussière, le visage brûlé par les ardeurs du soleil, s'avancant péniblement sur des routes à peine frayées ; considérez-le encore traîné de froid, grelottant sous la bise glaciale, pouvant à peine porter ses armes et marchant avec des difficultés inouïes sur la neige molle et glacée. Dans ces situations diverses, où le soldat éprouve tout le poids du pénible métier des armes, la musique exerce la plus salutaire influence.

La voix joyeuse et vibrante des instruments, retentissant sans cesse au milieu des colonnes en marche, trompe la longueur des étapes ; elle aide le guerrier à franchir des obstacles en apparence insurmontables et si parfois, au souvenir de la famille absente, une larme amère s'échappe des yeux du soldat, la musique, semblable à l'ange consolateur, essuie ces pleurs, le front assombri de l'homme d'armes s'éclaircit d'un rayon de joie, un sourire erre sur ses lèvres et, dans son cœur ranimé, reparait une douce espérance. Parmi les modulations sans cesse variées qu'elle fait entendre, la musique évoque dans la mémoire du troupière quelques souvenirs de première jeunesse, elle le transporte dans les régions lointaines du passé et lui fait apercevoir un coin de son beau ciel d'autrefois. Sous le charme de cette délicieuse illusion, il oublie ses misères présentes et ne se souvient plus de ses fatigues. L'horizon le plus

sombre revêt à ses yeux des couleurs riantes, le murmure que sa bouche allait exhaler se change en un cri d'enthousiasme.

Mais si la musique exerce une action si bienfaisante dans les circonstances les plus diverses, quels effets admirables ne produit-elle pas sur le champ de bataille ? C'est là qu'elle apparaît dans toute son efficacité, dans tout l'éclat de sa magnétique puissance. Dans les scènes d'horreur et de carnage de ces épouvantables mêlées, de ces immenses hécatombes humaines qu'on appelle *batailles*, la musique remplit une mission merveilleuse et vraiment grandiose. C'est la voix de la Patrie qui exhorte ses enfants à rester fermes au champ d'honneur : tantôt, montrant ses blessures saignantes, dépeignant son humiliation ou sa détresse, elle fait éclater ses accents les plus plaintifs, ses appels les plus déchirants ; tantôt, embrasée du désir des conquêtes, elle souffle aux combattants, par ses notes ardentes et martiales, le feu qui la dévore.

Les bataillons frémissants s'ébranlent, la cavalerie déploie ses escadrons impétueux, la pesante artillerie fait trembler le sol, le grand drame s'engage, l'action devient générale. La fusillade déchire l'air de mille détonations ; le bronze homicide gronde et mugit ; des tourbillons d'âcre fumée obscurcissent le ciel que la foudre sillonne en tout sens ; les armes se heurtent et s'entrechoquent ; les chevaux hennissent ; des cris de douleur, des hurlements de désespoir, des vociférations sans nom s'élèvent de toutes parts ! Entendez-vous, au milieu de cet épouvantable concert, retentir sans cesse ces notes aiguës et stridentes qui parviennent à dominer le tumulte assourdissant de la bataille ?... C'est le son de la trompette guerrière, ce sont les vibrations du clairon qui transmettent au loin les ordres des chefs. Les masses belligérantes obéissent aux commandements que formulent ces voix impérieuses ; c'est par leur entremise que le stratéliste habile fait exécuter ses savantes combinaisons ; c'est par elles que les mouvements des armées se régularisent et se soutiennent. Oui, la puissance de la musique est grande, son influence est prodigieuse au milieu des péripéties de la lutte.

Le combat ralentit enfin ses fureurs, le canon ne tonne plus que par intervalles, le feu de la mousqueterie, plus rare et moins nourri, finit par s'éteindre. La bataille est terminée. Mais si les armes ont achevé leur œuvre de mort, si les glaives abreuvés de carnage sont rentrés aux fourreaux, si les lances aux pointes acérées se reposent, les instruments de musique n'ont point encore interrompu leurs modulations. Voyez avec quelle facilité admirable cet art merveilleux se prête aux circonstances les plus opposées. Ici la brillante fanfare proclame la victoire, ses accords animés et triomphants

redisent les hauts faits des héros et chantent la gloire de la Patrie. Là, triste mais palpitante d'espoir, elle déride le front soucieux des vaincus, elle verse dans leur cœur ulcéré un baume mystérieux qui leur fait oublier l'humiliation présente et semble leur faire entrevoir des jours plus heureux. Dans les deux camps ennemis, la musique assouplit le cruel désir de la vengeance qui bouillonne au fond des cœurs, elle calme les passions exaltées par l'ivresse de la lutte, elle ramène les vainqueurs et les vaincus à des sentiments plus humains ; elle suspend les douleurs atroces des blessés et illumine d'un rayon de joie la dernière heure des mourants.

Le rôle de la musique dans les armées est donc immense, elle répond à toutes les nécessités, elle s'adapte à toutes les situations, elle a un liniment pour toutes les blessures, un calmant pour toutes les douleurs. Honneur à cet art divin qui sait adoucir les horreurs de la guerre ! Honneur surtout à Celui qui, dans sa bonté, a gratifié l'homme de ce don si magnifique et si précieux !

JOSEPH ASSELIN—(Philosophie.)

## L'ÉGLISE CATHOLIQUE.

La Religion n'est pas, comme quelques blasphémateurs l'ont avancé, une chimère, une brillante création de l'esprit humain. Elle est tout entière un *fait* divin, un fait historique, évident, universel. Ce fait s'étend au monde entier, depuis l'homme de l'Eden jusqu'à l'homme du déluge, jusqu'à Moïse, jusqu'au sacrifice du Calvaire, d'où il se prolongera jusqu'à la consommation des siècles.

De même qu'il n'y a qu'un *seul Dieu*, il n'y a qu'une *seule foi*, une seule religion révélée et, partant aussi, une seule société qui en est l'arche vivante et incorruptible. L'Église Catholique Romaine—et elle seule—porte autour de son front radieux les signes indélébiles du vrai règne des âmes, dignement établi ici-bas : l'unité, la sainteté, la catholicité, l'apostolicité ! Par cela même que cette Église se donne ouvertement pour la seule vraie société de l'Homme-Dieu, pour l'unique active et infaillible dépositaire et interprète de la parole de l'Homme-Dieu, elle est combattue par toutes les erreurs conjurées, par toutes les hérésies et toutes les fausses philosophies. Toutes les sectes, si diverses qu'elles soient entre elles, s'accordent en une chose : la guerre à mort contre l'Église catholique ; —mais cette conspiration permanente est elle-même un des signes les plus frappants de l'institution divine de l'Église : car la vérité seule, qui ne saurait faire aucune concession, a le privilège de soulever contre elle toutes les aberrations imaginables.

« La société catholique, a dit un prédicateur célèbre,

resemble à l'Océan qui environne et baigne tous les continents." Elle embrasse tous les lieux, tous les âges, l'humanité tout entière. Le nom même qu'elle porte annonce son universalité : elle est l'Église *catholique*. Les religions particulières portent le nom d'une personne ou d'un peuple ; les sectes sont limitées à une partie du temps ou de l'espace : leur nom trahit leur origine toute humaine et relativement récente.

Des royaumes, des empires, des dynasties, des nations sont anéantis à jamais ; des villes sont rentrées dans la poudre, sans laisser de trace sur le globe ; toutes les institutions terrestres, toutes les œuvres faites de main d'homme s'évanouissent l'une après l'autre devant le souffle du temps ; une seule cité échappe à la loi universelle de la destruction : elle voit tout tomber autour d'elle, mais elle ne tombe pas ; le temps lui-même, qui renverse tout le reste, la raffermir davantage. Les Césars armés du glaive sont venus, et l'Église les a vu périr tous ; les hérésiarques sont venus, et l'Église les a enterrés tous, sans exception. Et dans l'avenir les mêmes faits se renouveleront toujours ; l'Église verra mourir tous ses persécuteurs présents et futurs ; elle creusera un tombeau pour chaque hérésie nouvelle, en lui disant dès son apparition : " Tu es nouvellement venue, et je te donnerai un nom : tu es l'Erreur, et, parceque tu l'es, je te condamne."

L'Église catholique ne connaît pas d'âge. Toujours vieille et toujours jeune, elle était hier, elle est aujourd'hui, elle sera demain et dans tous les siècles des siècles. Elle est vieille, à coup sûr, puisqu'elle remonte à l'origine des siècles et " qu'elle naquit le jour que naquirent les jours." Mais les siècles n'ont pas creusé une ride sur son front ; car mille ans sont pour elle comme un jour. Elle a été assise au berceau de chaque nation ; elle a élevé et enseigné chaque nation ; la main destructrice du temps ne la touche pas, parce qu'elle n'est pas faite pour le temps, mais que le temps est fait pour elle.

L'Église est le royaume véritable de Dieu sur la terre et la patrie commune des âmes, la maison des grands génies et l'héritage fécond des Saints. Elle est l'immuable idéal et la mesure de ce qui est éternellement vrai, bon et beau ; le fondement des États et la colonne des institutions humaines ; la grande école d'ordre, d'autorité et de respect ; la gardienne des arts, des sciences, des lettres ; la mère et la nourrice de la vraie civilisation ; l'agent souverain de tout progrès ; l'ancre de salut dans les tempêtes sociales ; l'unique source de salut en deçà et au delà du tombeau.

La force matérielle peut, un instant, tenir les corps dans l'oppression ; l'Église seule règne sur les cœurs et les incline vers l'obéissance, tout en leur laissant l'indépendance du chrétien. Les bons catholiques sont toujours les bons citoyens et les bons patriotes. Celui qui professe du dédain pour la loi de Dieu et les lois de l'Église respectem-t-il la fragile loi des hommes ? Dans leur aveuglement, les dominateurs terrestres ne veulent pas de cette salutaire influence de la religion. Hélas ! l'Église se voit arrêtée dans ses voies pacifiques, dans sa divine mission de salut. On lui impose un joug ; elle prie pour ses bourreaux et elle attend patiemment qu'on lui délie les

mains, pour renouveler le prodige qu'elle seule est capable d'opérer : la restauration de la société et la résurrection des peuples.

## Excursion dans l'Illinois.

SUITE.

Cependant, au milieu de ces excursions si intéressantes, le temps s'écoulait avec une rapidité incroyable, je voyais approcher le jour où mon devoir me rappellerait au pays natal et pourtant une partie de mon programme restait encore à parfaire. Je n'avais vu Chicago qu'en passant, d'un œil distrait et fatigué. La superbe reine de l'Ouest mérite cependant qu'on lui fasse l'honneur d'une longue et minutieuse inspection.

Je résolus de consacrer deux jours entiers à explorer l'opulente cité. Je partis donc, par une splendide matinée, en compagnie du plus aimable des cicerone et, après un court trajet, je débarquai à Chicago. Mon guide me conduisit tout d'abord à l'Évêché, il était convenable d'aller saluer Mgr. Fooley en entrant dans sa ville épiscopale. Nous fûmes accueillis par Sa Grandeur avec une politesse exquise.

Nous prîmes ensuite notre essor dans la ville. La première merveille qui attira notre attention, fut l'établissement Field & Leiter : immense magasin à neuf étages, vaste entrepôt encombré de marchandises de toute nature. Le service de cette importante maison de commerce se fait par *six cents* employés ; tout y marche avec un ordre admirable et une ponctualité automatique, on dirait une armée soumise à la discipline la plus sévère. Dans chaque département, il y a un commis uniquement employé à la surveillance ; ses attributions ont quelque analogie avec celles d'un maître d'étude. Du matin au soir le magasin ne désemplit pas et cependant c'est à peine si l'on y entend parler : l'américain est laconique quand il traite ses affaires. Le loyer de cette maison se monte à \$1,000 par semaine, il s'y fait des transactions pour 50 à 60 millions de dollars par an. On passe d'un étage à l'autre au moyen d'un *elevator*, chambrette meublée de sofas et de fauteuils moelleux.

En quittant cet immense bazar, nous visitâmes le « Pacific Depot » remarquable par ses proportions colossales plutôt que par la beauté de son architecture. Nous nous arrêtâmes aussi quelque temps à considérer le « Pacific Hotel » bâtiment à neuf étages et couvrant tout un carré, vaste et inextricable labyrinthe dont les chambres se comptent par centaines.

La matinée avait été bien employée, mais, avant de pousser plus loin nos explorations, mon guide jugea qu'il était prudent de nous réconforter un peu, car les courses qui faisaient partie du programme de la journée étaient longues et fatigantes. Il me conduisit en conséquence au « Toledo » restaurant de bon ton et où l'on dîne au son

de la musique. De nombreux convives étalent déjà attablés dans une immense salle. "Il est impossible de se figurer une société plus mêlée que celle qui encomrait ce sanctuaire de la gastronomie. On y remarquait depuis le manant et l'indispensable pickpocket, jusqu'au commis de bonne maison et à l'industriel au maintien digne et sévère ; depuis le vagabond débraillé, jusqu'au riche négociant et au financier cousu de *greenbacks*. C'étaient comme des agapes républicaines prises sous les yeux des Présidents de l'Union, dont les portraits, au grand complet, ornaient les murs de la salle.

En sortant du restaurant, nous nous acheminâmes vers le « Water Work » où l'on admire une machine hydraulique d'une taille gigantesque et d'une puissance prodigieuse ; ses conduits puisent l'eau dans le lac Michigan à plus de deux milles de distance et la distribuent ensuite dans tous les quartiers de la ville. On ne peut se rassasier de regarder cet étonnant et magnifique produit de l'industrie ; la chambre où se trouve l'engin ressemble à un salon meublé avec élégance, tout y est d'une propreté admirable.

À quelques pas du « Water Work » on rencontre un bâtiment surmonté d'une haute tour ; mon guide me proposa d'en tenter l'ascension, j'acceptai, et nous voilà aussitôt engagés dans un interminable escalier en spirale qui nous conduisit à un belvédère d'où l'on jouit d'un magnifique panorama. À nos pieds s'étendait l'immense cité, comparable à une forêt de maisons dominées par une multitude de flèches gothiques ; le plan rigoureusement horizontal sur lequel la ville est bâtie, permet de l'embrasser dans toute son étendue, sans en perdre pour ainsi dire le moindre détail. Après avoir examiné Chicago en tous sens, nous reposâmes agréablement nos yeux sur la vaste nappe verte du Michigan qui, agité par une légère brise, nous envoyait sans interruption de délicieuses bouffées d'air frais. Que les œuvres de Dieu sont grandes, comparées aux entreprises de l'homme ! Les gigantesques édifices de Chicago, malgré tout l'éclat de leur orgueilleuse magnificence, paraissent bien petits, lorsqu'on les met en regard des profonds abîmes de cette autre Méditerranée, creusée par un seul acte de la volonté de Dieu.

Du sommet de la tour nous avons aperçu le « Lincoln Park ». Nous y rendre fut l'affaire d'un instant. On débouche dans le parc par de larges allées couvertes de sable et de gravier que le ciment a rendus solides, elles sont situées sur l'emplacement d'un ancien cimetière ; le promeneur frivole qui pénètre dans ce nouvel Eden peut donc, avant de s'y engager, se livrer à quelques réflexions philosophiques. Ce cimetière était situé en pleine forêt, des chênes et des noyers séculaires ombrageaient le marbre funèbre. Le « Lincoln Park » est vraiment magnifique ; seul peut-être le parc de la montagne de Montréal pourra rivaliser avec lui. On y admire çà et là des monticules couronnés de bocages, des plateaux où croissent encore les arbres primitifs de la forêt, des allées aux mille méandres, des grottes mystérieuses où murmure une eau cristalline, des ponts qui laissent tomber gracieusement leurs arches sur des ruisseaux poétiques ; des étangs enchanteurs parsemés de petites îles flottantes embaumées du parfum des

fleurs, des miniatures de lacs sillonnés en tous sens par de légères gondoles, qui semblent lutter en agilité et en grâce avec les cygnes et d'autres oiseaux aquatiques. Au centre du parc se trouve une ménagerie où l'on admire une variété infinie d'animaux : depuis le roi du désert, jusqu'au plus humble rongeur ; depuis l'aigle à la puissante envergure, jusqu'à l'oiseau-mouche ; depuis le *boa constrictor*, jusqu'au lézard vert et au batracien des marais. Le parc est borné à l'est par le lac Michigan qui semble venir lui faire hommage de ses ondes transparentes.

Ce ne fut qu'en sortant de ce délicieux jardin où l'ombre est ménagée avec tant d'art, que nous nous aperçûmes de la chaleur excessive de la température. Mon cicerone sut dénicher au milieu de la grande cité une fraîche oasis où nous pourrions nous reposer à loisir. Il me conduisit chez un compatriote, le Révd. Père Côté, prêtre de la congrégation canadienne de Chicago, si connu par sa franche et courtoise hospitalité. Nous y passâmes une veillée charmante, au milieu d'une société assez nombreuse et exclusivement canadienne. Cette soirée, j'aime à le déclarer, est un des plus beaux souvenirs que je conserve de mon voyage.

J. E. L.

(A continuer.)

## LE VIVARIUM.

Tous nos lecteurs savent combien la Ville Éternelle est riche en antiquités précieuses et en ruines incomparables. L'une de ces ruines, à laquelle se rattachent d'émouvants souvenirs, est le Vivarium, fosse creusée dans les profondeurs du mont Cælius. C'est là qu'on logeait les tigres, les lions et les panthères, nobles quadrupèdes, renommées pour leur excellent appétit et pour leur caractère peu sociable, qui servaient de divertissement au bon peuple romain en dévorant les Chrétiens dans l'Amphithéâtre Flavien.

Le Vivarium était en quelque sorte une annexe du Colisée. Il se composait d'un appartement assez vaste dont les parois étaient solidement bâties et qui ne communiquait avec l'extérieur que par une sorte de trou fermé jadis par une vanne que l'on haussait ou baissait à volonté. Ce trou donnait issue dans un corridor souterrain, descendant en pente douce, pavé en mosaïque grossière et aboutissant au sol du Colisée.

Voilà pour la description topographique, voici maintenant la manière dont on s'en servait.

Quand le César ou l'Auguste était installé dans sa loge, entouré de grandes dames et de hauts personnages, quand l'amphithéâtre était plein de monde, on amenait un ou plusieurs chrétiens et on les plaçait au milieu du Colisée, de façon à ce que chacun pût les

bien voir. Là, ils se mettaient à genoux et priaient Dieu, jusqu'au commencement du spectacle.

Pendant ce temps le peuple-roi criait à pleins poumons : *Leones, leones ! Christiani ad leones !* C'était splendide à entendre, — un véritable avant-goût du souffrage universel. — Lorsque l'Empereur en avait assez du vacarme, il faisait signe de se taire et la foule tremblante se taisait.

Les *belluarii* ouvraient alors la trappe, qui d'en haut communiquait avec le vivarium, et agaçaient les locataires en leur jetant des brandons de paille enflammée, en les pourchassant avec des aiguillons ou en se servant d'autres moyens que leur génie savait inventer et appliquer à propos.

Les fauves commençaient à manifester hautement leur mauvaise humeur, ils grognaient, hurlaient, rugissaient ; c'était une musique enragée, à rendre les gens sourds. Quand la fureur des bêtes était arrivée à son paroxysme, on levait la vante dont il vient d'être parlé, et toute la troupe s'élançait, en poussant des cris affreux, dans le couloir pavé en mosaïque. Le bon peuple écoutait avec délices ces rugissements lointains ; c'était, en effet, un agréable prélude au spectacle. On ouvrait ensuite, à l'aide d'un savant mécanisme, la porte de bronze qui donnait sur l'arène, et la troupe furieuse des fauves se précipitait dans l'amphithéâtre, apercevait les martyrs, se lançait sur eux avec rage et les déchirait à belles dents. Il faut dire, pour leur excuse, qu'ils n'avaient rien mangé depuis trois jours.

Certes voilà des spectacles ! Les romains étaient vraiment un peuple connaisseur. Quand les bêtes avaient assouvi leur faim, on les pourchassait de nouveau avec des brandons enflammés pour les faire rentrer dans leur logement : les spectateurs ravis applaudissaient à outrance, ce qui prouve que les acteurs avaient bien joué ; la foule s'écoulait ensuite par de larges escaliers que l'on appelait *vomitoires* et le spectacle était fini.

Le vivarium existe encore aujourd'hui, il est ou plutôt il était situé dans l'encoignure du couvent des Pères Passionnistes qui en avaient la garde et qui se faisaient un plaisir de le montrer aux étrangers. Depuis l'entrée à Rome des soldats de l'Italie *une et indivisible*, le monastère a été *incaméré* (lié et volé) par le gouvernement du roi galanthomme et au lieu du moine instruit et complaisant qui servait de cicerone aux visiteurs, on s'adresse aujourd'hui à une manière de gardien ignorant et bourru ; ainsi le veut, paraît-il, le Procès du siècle. L'avenir ne tardera pas à montrer à ce gouvernement italien, flibustier et spoliateur, que "bien mal acquis ne profite pas." Les biens ecclésiastiques surtout sont d'une digestion difficile et le pauvre royaume d'Italie a la constitution si faible !

## SILHOUETTE.

PIRON.

Piron était un Gaulois qui eut pour nourrice la vigne bourguigonne ; aussi son premier cri fut une chanson. Il expia toute sa vie des couplets infâmes composés dans sa jeunesse : il mourut de tristesse, il n'avait pas un petit écu à dépenser par jour. Dieu sait comme sa misère fut lente et impitoyable ! Sa vieillesse édifiante lui ouvrit les portes du monde religieux, mais non celles de l'Académie ; il s'en vengea par cette épigramme célèbre :

Ci-gît Piron qui ne fut rien,  
Pas même académicien.

Avec la solitude, ce qu'il faut au poète, c'est un souvenir du ciel, mais Dieu lui-même n'inspirait que des saillies à la jeunesse profane de Piron. Quand il fut revenu à Dieu, au déclin de ses jours, il était trop tard pour sa poésie, sinon pour son âme. En vain il a traduit des psaumes avec recueillement, le souffle divin n'a pu se traduire : Dieu aime et bénit les poètes qui l'appellent dans leurs beaux jours, dans l'épanouissement de la jeunesse, dans la floraison de l'âme ; il est rebelle à ceux qui l'oublient dans les vaines joies de la terre, ne se souviennent de son nom qu'au seuil de la tombe, et n'inclinent leur front devant sa grandeur que sous les neiges de la mort.

## INFORMATIONS DIVERSES.

Les prières des Quarante-Heures ont eu lieu au Collège avec leur pompe accoutumée, du 5 au 7 Février. Dans ces heures d'audience solennelle que le Divin Sauveur accorde aux fidèles, les trésors inépuisables de la miséricorde céleste s'ouvrent, prêts à se répandre dans les cœurs bien disposés avec une profusion vraiment divine. Du haut de l'autel où sa majesté se voile à nos faibles regards, le Fils de Dieu, en échange de nos hommages, distribue avec une munificence sans bornes ses faveurs de choix, ses grâces de prédilection. Les élèves ont parfaitement compris les précieux avantages spirituels qu'offrent ces jours de bénédiction et ils ont tenu à y participer dans une large mesure. Jour et nuit la Chapelle a été visitée avec l'empressement le plus édifiant et, chaque matin, de nombreux convives ont pris place au Banquet eucharistique. Les Offices, surtout ceux du soir, ont été magnifiques. Les sentiments de foi vive et généreuse qui débordaient de tous les cœurs, éclataient avec un pieux enthousiasme dans les strophes harmonieuses du *Stabat Mater* et dans le chant magistral des psaumes. L'impression laissée par ces imposantes cérémonies est de celles qui ne s'effacent pas et que l'écolier conserve parmi ses meilleurs souvenirs de Collège.

En vertu d'une bienveillante permission, accordée par S. G. Monseigneur l'Évêque de Montréal, une Bénédic-

tion solennelle du T. S. Sacrement sera donnée à la Chapelle du Collège, le premier Vendredi de chaque mois, en l'honneur du Sacré-Cœur de Jésus.

Des mesures préventives viennent d'être prises en vue d'écartier, autant qu'il est possible, les dangers d'incendie. Plusieurs appareils extincteurs ont été distribués dans les différents étages des bâtiments du Collège. En outre un veilleur de nuit a été établi; il a commencé son office dans les premiers jours du mois courant.

M. Joseph Laporte, élève finissant, qui s'est démis récemment de ses fonctions de Président de l'Académie St. Etienne, vient de prendre l'habit ecclésiastique et a été ad joint au personnel enseignant du Collège.

LISTE DES ÉLÈVES DONT LA CONDUITE A ÉTÉ  
EXCELLENTE PENDANT LE MOIS DE JANVIER 1877.

#### COURS LATIN.

*Philosophie*—C. Dugas, St. Liguori; E. Bellehumeur, Joliette; A. Boucher et J. Dalcourt, Ste. Elisabeth.

*Rhetorique*—J. Thériault, Joliette; N. Bourgeois, St. Ambroise; T. Plante, St. Gabriel; P. Lamarche, St. Esprit; F. Dugas, St. Liguori; O. Lacasse; J. Deschênes et O. Houle, Ste. Elisabeth; M. Cavanagh, Rockville, Conn.

*Belles-Lettres*—A. Renaud et P. Desmarais, Joliette; A. Dugas, Chertsey; J. Daoust, St. Jean-Bte de Montréal; J. Parent, Ste. Mélanie; A. Morin, St. Jacques; M. Hamelin, St. Gabriel; W. Ferland, Pembroke; J. Manning, Keen, N. Y.

*Méthode*—J. Landry, St. Ambroise; N. Préville, St. Alphonse; G. Gagnon et J. Beaudoin, Joliette; A. Laurendeau, St. Barthélemy; L. Papineau, St. Timothée; E. Lessard et A. Durand, St. Jean de Matha; E. Fleury, St. Ambroise; E. Foucher, St. Jacques; J. Mercure, Ste. Julienne; A. Lavallée, A. Dauphin et J. Magnan, Berthier; D. Desrosiers et O. Joly, Ste. Elisabeth; C. Gratton, St. Jean-Bte de Montréal; P. Lavallée, St. Norbert; T. Dugas, Chertsey; A. O'Keefe, Rockville, Conn.

*Éléments*—E. Perreault et N. Landry, Joliette; E. Laferrière, St. Cuthbert; A. Manseau, Drummondville; A. Dugas et A. Desrochers, St. Jacques; S. Dandurand, St. Esprit; L. Vigneault, St. Ambroise; W. E. Magee, Willimantic, Conn.

#### COURS COMMERCIAL.

*Syntaxe*—F. X. Brûlé, St. Didace; H. Grandpré, St. Cuthbert; J. Lapalme et H. Colin, St. Esprit; L. Bellehumeur, St. Thomas; A. Beaudry, St. Alexis; A. Désilets, G. Laurier et P. Prud'homme, Joliette; A. Vigneault, St. Ambroise.

*Éléments*—G. Dorval, L'Assomption; T. Kelly, A. Rivard, C. Guilbault et A. Lafortune, Joliette; G. Maxwell, St. Damien; F. X. Daoust, St. Jean-Bte. de Montréal; J. Gaudet, St. Jacques; E. Guilbeaux, St. Norbert; O. Lavallée,

Berthier, L. Perreault, St. Paul; F. Holt, Philadelphie.  
*Préparatoire*—C. Bèland, St. Barthélemy; B. Arbour, Joliette.

#### LISTE DU 11 FÉVRIER.

##### Cours Latin.

*Rhetorique*.....1er..... J. Soumis, Ste. Beatrix.  
*Belles-Lettres*.....1er..... J. Daoust, St. J. Bte de Montréal.  
*Versification*.....1er..... J. Landry, St. Ambroise.  
*Syntaxe*.....1er..... E. Perreault, Joliette.

##### Cours Commercial.

*Syntaxe*... { Franç...1er... F. X. Brûlé, St. Didace et J. Roy, Berthier.  
                  { Ang.....1er... F. Champagne..... Middlebury.  
*Éléments*... { Franç...1er... R. Laurendeau, St. Gabriel.  
                  { Ang.....1er... T. Kelly, Joliette.  
*Préparatoire*.....1er... R. Boulet.....

Depuis le mois de Janvier, les anciens élèves dont les noms suivent, ont honoré notre établissement de leur visite :

Les Révds. MM. R. Bonin et F. Mondor; MM. Zotique Renaud, Eccl. Av. Montréal; Achille Foucher, James Leprohon et Paul Renaud, étudiants en médecine, Montréal; Ernest Thibodeau, étudiant en loi, Montréal.

Depuis le 14 Janvier jusqu'au 14 Février 1877, les Messieurs dont les noms suivent nous ont fait parvenir le montant de leur abonnement :

Les Révds. MM. F. B. S. Maynard, Curé, St. Jean Bte. de Montréal; F. X. Geoffroy, Curé, Ste. Sophie; M. Caisse, Curé, St. Henri de Mascouche; N. Lavallée, Curé, St. Vincent de Paul; R. Bonin, Vicaire, St. Jean Bte. de Montréal; D. Piché, Vicaire, Berthier; A. Larose, Curé, Ste. Julienne; E. Casaubon, Curé, St. Joseph-du-Lac; J. U. Leclere, Aumônier, St. Vincent de Paul; F. X. Birtz, Curé, St. Alphonse; P. Beaudry, Curé, St. George, Illinois; W. Kelly, Eccl., Collège Joliette.

MM. Zotique Renaud, Eccl. Avocat, Montréal; M. Trudeau, Joliette; Ch. Coutu, St. Elie; E. Thibodeau, Montréal; Ph. O'Donnell, Collège Joliette; Moise Leprohon, Brooklyn, N. Y.; D. Dufresne, San Antonio, Texas.

MM. B. A. Laporte, Eccl. N. P. St. Alexis; L. Desmarais, Eccl., Nouvelle-Orléans, Louisiane; E. Dupuis, St. Alexis; Z. Desrosiers, Lanoraie; E. Fautoux, St. Jean Bte. de Montréal; M. Charbonneau, St. Eustache; W. Désy, Ile-Dupas; Madame Vo. Ed. Scallen, Joliette.

Nous avons reçu également des abonnements de la part de l'Académie de la Pointe-aux-Trembles et de l'École de Joliette.

ERRATUM.—Un lapsus typographique s'est glissé dans l'article intitulé : L'ÉCOLIER CATHOLIQUE. A la 14e ligne, au lieu de *dignement* établi, il faut lire *divinement* établi.

LE  
ROBINSON D'EAU  
DOUCE.

—  
CHAPITRE V.

LA BIBLIOTHÈQUE DE DON QUICHOTTE.

Avez-vous réfléchi quelquefois à tout ce qu'ont de commun une pharmacie et une bibliothèque ? Les rapports sont nombreux, je vous assure, et la ressemblance frappante. La pharmacie a des rayons, la bibliothèque aussi ; la pharmacie a des étiquettes sur ses bocaux, la bibliothèque a des titres au dos de ses livres ; la pharmacie contient des remèdes et des poisons, la bibliothèque également ; la pharmacie renferme beaucoup de narcotiques, c'est-à-dire des drogues propres à faire dormir, la plus mince bibliothèque en contient bien davantage. Il ne faut pas croire que toutes les substances d'une pharmacie soient des remèdes ou des poisons. Que de corps solides, liquides et gazeux, que de minéraux et végétaux insipides, inoffensifs et inefficaces sont là, simplement pour faire nombre et remplir les rayons ? Qui ne connaît le sirop de chiendent, les pilules de mie de pain, *mica panis*, et le protoxide d'hydrogène ou eau pure ? Beaucoup de livres de nos bibliothèques sont aussi insipides, aussi inoffensifs et aussi inefficaces que les substances pharmaceutiques que nous signalons.

Puisqu'il en est ainsi et qu'il est démontré que les bibliothèques sont de vraies officines de remèdes, de poisons et de substances inertes, pourquoi est-il si souvent permis aux jeunes gens, aux enfants, aux ignorants, aux étourdis et aux fous d'entrer dans ces pharmacies intellectuelles et d'y toucher à tout ? C'est une imprudence dangereuse au premier chef. Autant voudrait leur permettre de toucher à toutes les préparations du *codex* ; autant leur remettre en main la clef de l'armoire aux poisons. Les bibliothèques particulières et publiques, les librairies mêmes devraient être confiées, comme les pharmacies, à un homme spécial, donnant ou vendant certains livres comme les pharmaciens délivrent certains remèdes sur l'ordonnance du médecin. Les médecins qui ont qualité pour permettre ou défendre certains livres, sont les parents, les maîtres, les prêtres, les professeurs, les magistrats, etc.

La bibliothèque du château de Puyjoubert, composée de près de quatre mille volumes, avait été mise par ma mère sous la direction de M. l'abbé Maréchal, curé de la paroisse, qui ne permettait qu'à bon escient aux lecteurs d'y entrer et aux livres d'en sortir. Ce fut un grand bonheur pour moi, car, curieux comme j'étais, je ne me serais pas privé de sureter dans la chambre aux livres, surtout pendant la longue période de ma convalescence.

Mon excellente mère et l'abbé Maréchal n'exagéraient point les précautions, au contraire, ils auraient dû purger ou du moins surveiller la petite bibliothèque, dite *bibliothèque des enfants* qui se trouvait dans une pièce de l'aile gauche du château. Beaucoup des prétendus bons livres

qu'elle renfermait n'étaient bons qu'à allumer le feu, tant ils étaient pauvres de fond et de forme. Quelques-uns n'étaient pas sans dangers pour l'imagination des enfants. C'est à ces derniers que j'allais naturellement.

Quelles heures rapides et pleines d'émotions j'ai passées dans la lecture des *Évasions célèbres* ! Les *Naufrages célèbres* me captivaient encore plus. Pendant trois nuits consécutives je me réveillai en sursaut dans mon lit, me croyant sur le radeau de la *Méduse*, et au moment d'être dévoré tout pantelant par mes compagnons affamés.

Vinrent ensuite les *Robinsons*. [Qui m'eût dit que ces humbles souvenirs devaient grossir la liste de ces attrayantes lectures ?] Je ne crois pas qu'aucun des *Robinsons* alors parus, manquât dans la bibliothèque des enfants du château de Puyjoubert. Je lus le premier de ces poèmes, à l'usage des enfants, et le plus beau sans contredit, cet admirable *Robinson Crusoe* auquel il ne manque que d'être écrit dans le véritable esprit chrétien, c'est-à-dire l'esprit catholique. À ce chef-d'œuvre succédèrent des copies plus ou moins réussies, mais néanmoins intéressantes et attachantes : le *Robinson suisse*, le *Robinson des glaces*, le *Robinson de douze ans*, le *Robinson du désert*, etc.

Je ne quittais plus la bibliothèque ; à force de lire j'oubliais le boire et le manger. Je n'exagère point : je manquais l'heure du dîner. La cloche qui le sonnait s'entendait pourtant de très loin et j'avais un appétit de convalescent.

Ma mère et Denis avaient tort de s'applaudir de ma sagesse. Mieux eût valu ma turbulence d'autrefois qu'une pareille tranquillité. Ma tête s'exaltait au récit de toutes ces aventures merveilleuses. On m'eût permis de retourner avec Antoine à la pêche aux écrevisses, que ce plaisir m'eût paru fade. Je ne rêvais plus qu'océan, navires, radeaux, naufrages, îles habitées et îles désertes, pirates, sauvages, combats sur la terre et sur la mer. Si j'avais habité les côtes de la Bretagne au lieu des bords de la Creuse et de l'Indre, j'étais capable de m'embarquer de fraude sur quelque vaisseau, et de ne révéler ma présence que loin du lieu d'embarquement. Un *Robinson* de mon âge l'avait fait, je n'étais ni moins hardi, ni moins fou que lui. Heureusement il y a loin des plaines du Berri aux grèves de l'océan et aux bords de la Méditerranée.

On sait que don Quichotte entreprit son voyage et sa mission de redresseur des torts, à la suite de la lecture de plusieurs romans de chevalerie. Après avoir lu les *Robinson* je fus, moi aussi, sur le point de partir pour quelque île déserte. L'occasion seule me manqua. Si elle s'était offerte, je l'aurais saisie aux cheveux. Il est à croire que je ne serais pas parti seul. Antoine eût très-bien fait *Sancho Pança* ou plutôt *Vendredi*. Je lui avais prêté plusieurs *Robinsons*, et quoi qu'il eût fait sa première communion, qu'il commençât à travailler avec son père et qu'il fût devenu sage, cette lecture l'avait enthousiasmé presque autant que moi.

Ma folie, pour être différée, ne fut pas perdue, et mes lectures romanesques portèrent leurs fruits, ainsi que le lecteur le verra s'il daigne poursuivre ces humbles mémoires.

## CHAPITRE VI.

## Une douche d'eau froide.

Ne pouvant voir dans ce plat pays berrichon ni océan, ni mer, ni vaisseau, ni îles désertes, ni peuples sauvages, je cherchai à m'entourer de tout ce qui rappelle ce monde merveilleux. Ma chambre devint peu à peu un petit musée maritime. J'y rassemblai, avec des gravures représentant des paysages de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique etc., des batailles navales, des coquillages, deux perroquets empaillés, un vrai chapeau de marin, quatre noix de cocos et une flèche, dont la pointe était faite d'un os de poisson. Le brocanteur qui me vendit fort cher cet instrument peu authentique de guerre et de chasse m'assura qu'il avait servi longtemps au chef de la tribu des Nez-Perçés. Mon grand désir eût été de posséder un flacon d'eau de mer. J'y suppléai en faisant fondre du sel dans de l'eau douce. Je remplis de ce liquide une grande carafe, que je bouchai hermétiquement et que je plaçai dans un des rayons de mon musée, à côté des coquillages.

Un jour que je revenais de la promenade, avec Denis, j'entendis causer deux métayers de ma mère, qui marchaient à quelques pas de nous. Ils parlaient fréquemment d'un individu qu'ils appelaient le marin. Ce mot me fit dresser les oreilles.

—Est-ce qu'il y aurait, me dis-je à part moi, un marin dans la paroisse de Puyjoubert ?

—Denis, dis-je au domestique, tâchez de lier conversation avec ces deux hommes et de savoir au juste quel est le marin dont ils s'entretiennent.

M. Denis fit la sourde oreille, ne jugeant pas sans doute qu'il fût de sa dignité de causer sur une route publique avec deux pauvres métayers berrichons.

Je fus moins fier et, interpellant un des deux paysans, je le priai de me dire de quel marin il voulait parler.

—Pardi ! not' jeune maître, répondit-il, je voulons parler de Jean Mangars, le sabotier, qui a tiré dans le temps un mauvais numéro et qui a été six ans matelot du temps de Louis-Philippe.

—Et où demeure Jean Mangars ? dis-je.

—A Saint-Brice, not' maître, dans la petite maison qui se trouve à gauche en approchant du bourg. D'ailleurs, Mangars est bien connu. Par exemple, faut l'appeler le marin, parce qu'on a quasi oublié son nom de famille dans le pays.

Au lieu de ruser, ainsi que je l'avais fait trop souvent lorsque je voulais satisfaire quelque désir peu raisonnable, je m'adressai à ma mère, la priant de m'autoriser à aller voir le marin.

—Qu'est que le marin ? dit en souriant Mme de Puyjoubert.

—C'est un ancien matelot, aujourd'hui sabotier.

—Et que lui veux-tu ?

—Je voudrais l'interroger sur ses voyages.

(A continuer.)

## Maisons Recommandées

### A JOLIETTE.

#### TROIS MAISONS A VENDRE

Dont une, sise Rue St. Louis [près le Bureau de M. Baby] constitue une **RÉSIDENCE PRIVÉE** très confortable, et les deux autres, Rue Manseau, sont avantageusement situées au centre du Quartier Commercial.

—Conditions très-faciles—

S'adresser à

J. B. LAURION,

Propriétaire.

Joliette, 15 février 1877.

6-m

J. ULRIC FOUCHER, Marchand de *Pianos, Harmoniums, Moulins à Coudre, etc.*, Rue Notre-Dame, **JOLIETTE.**

N. I. CHARLAND, Tailleur, Vis-à-vis le Bureau et Résidence de B. Vézina et D. Désormiers, Ecr., Notaires, Joliette.

A. DELISLE, Libraire et Relieur, Place-Bourget, près le Bureau du Télégraphe, Joliette.

C. H. B. LEPROHON, Agent pour les "**ASSURANCE AGRICOLE DU CANADA**" (Contre le Feu et le Tonnerre) et "**LA ROYALE CANADIENNE**" (Assurance contre le Feu) **JOLIETTE**

N. B.—M. Leprohon vendra aux conditions les plus faciles : *Chaux, Pierre, Sable.*

C. P. CHARLAND, Avocat. Bureau :—*Fisk's Block—Porte No. 1—Joliette*

M. CHARLAND suivra les Circuits de Montcalm, Berthier et L'Assomption.

P. ST. JEAN, Marchand de Chaussures **RUE MANSEAU—JOLIETTE**

J. B. BASINAIS, Marchand de meubles *Coin des Rues St Barthélemy et De Lanaudière* **JOLIETTE**

J. B. LAURION, Plombier et Ferblantier *Rue Manseau (A l'Enseigne du Castor et du Mai)* **JOLIETTE**

## "LA VOIX DE L'ÉCOLIER"

DU COLLÈGE JOLIETTE

Parait le 1er et le 15 du Mois  
PENDANT L'ANNÉE SCOLAIRE.

ABONNEMENT (payable d'avance)..... \$1.00

ON EXÉCUTE au Bureau de la *Voix de l'Écolier* toutes espèces d'IMPRESSIONS aux prix les plus réduits.

Promptitude et Soins garantis.